

soir; elle s'avavançait d'un pas incertain, marchant tantôt vite, tantôt lentement, vers la demeure d'Henri. Tout à coup elle s'arrêta devant la ferme du paysan redoaté; elle éprouvait ce sentiment de terreur involontaire qui doit s'emparer de l'assauteur au moment où il va pénétrer dans la tanière d'un tigre pour lui ravir ses petits.

Toutefois, cette incertitude ne dura qu'un instant; car le courage d'une mère est sans bornes. Elle approche... lève le loquet de la porte et se trouve dans la première pièce de la ferme...

Henri était assis dans un coin du foyer, où un reste de feu de tourbe fumait encore sous une grande chaudière en cuivre. La tête appuyée dans ses mains, il avait à peine aperçu qui entra.

"Bonjour, Henri," murmura d'une voix tremblante la pauvre femme émue.

A cet accent bien connu, le paysan, étonné, leva la tête avec un regard qui semblait dire: "Que me voulez-vous?"

Cependant il se retourna aussitôt vers le feu, et ne bougea pas plus que si personne n'eût été là.

La pauvre mère s'ap procha d'un pas chancelant.

"Henri, je regarderais comme une faveur de votre part que vous voulussiez bien écouter un mot que j'ai à vous dire."

Le paysan porta lentement un regard pénétrant vers Gertrude et lui dit:

"Soit! parlez! bien que votre visite soit loin de m'être agréable."

—Combien de temps, commença Gertrude à voix basse, durera cette malheureuse discorde entre deux hommes qui jadis étaient des amis intimes? Cette fatale haine n'a-t-elle pas encore duré assez? Convient-il à des gens sages, et plus encore à des chrétiens, de porter aussi longtemps dans le cœur la vengeance et le mauvais vouloir?

—Est-ce ma faute, répliqua Henri d'une voix brusque et sans lever les yeux, si l'on me vexé sans cesse et si l'on me force, pour me défendre, à rendre le mal pour le mal?

—Henri! reprit la femme, encouragé par ce ton presque calme, Henri, reconnaissons franchement et sans détour que la plupart de nos querelles ont été notre propre ouvrage, et que nous nous tourmentons à chercher le mal là où il n'y en a pas... Ne vaudrait-il pas mieux que nous véussions en paix et en amitié comme autrefois?

—Vous avez raison, femme, laissez-moi en paix, et je vous laisserez en paix.

—Hélas! jadis, quand nous étions amis, toutes ces querelles ne s'élevaient pas entre nous! et cependant, je vous le jure, mon mari ni moi,

nous ne vous voulons pas plus de mal qu'alors."

Une colère naissante alluma les yeux d'Henri.

"Votre mari est un ami déloyal; il est mon ennemi mortel. Il m'a insulté, calomnié, raillé. Outrage pour outrage! haine pour haine!"

Gertrude vit bien qu'elle avait touché dans son cœur une corde trop sensible, et que la haine de son ennemi était implacable. Des larmes lui vinrent aux yeux, et d'une voix émue elle lui dit:

"Si mon mari vous a offensé, pourquoi nos enfants doivent-ils en porter la peine? Henri, si vous voyiez notre Bernard qui a si souvent joué avec votre Anna! votre filleul qui vous était si cher! vous en auriez pitié. L'inimitié qui existe entre son père et vous tue le pauvre garçon; son âme n'a pu s'arracher si brusquement aux souvenirs de son enfance sans saigner!"

—Est-ce ma faute? dit avec une sorte d'ironie le paysan, qui voulait dissimuler son émotion sous le masque de l'indifférence.

Gertrude s'en aperçut; elle continua, animée d'un nouvel espoir:

"Au nom de notre amitié d'autrefois, ayez pitié de mon pauvre fils!... Vous avez pu remarquer combien mon enfant a été de tout temps attaché à votre fille, combien il l'aimait; vous avez peut-être même découvert que son amour était partagé; car vous aussi vous êtes père, et il ne doit pas vous être difficile de lire dans le cœur de votre fille que vous aimez tant! Oh! si vous n'êtes pas touché du sort de mon pauvre Bernard, ayez du moins pitié de votre fille; ayez pitié de la pauvre enfant; ayez assez d'âme pour ne pas leur rendre à tous les deux la vie amère et douloureuse. Détestez-moi, détestez mon mari; mais ne repoussez mon enfant, faites son bonheur, et nous vous bénirons tous les jours de notre vie!!!"

Les larmes abondantes qu'elle versait en disaient plus encore que ses paroles; elle sanglotait et soupirait, tant son émotion était grande!

Henri sentit une larme de compassion poindre sous sa paupière à la peinture des tourments que souffraient les deux jeunes gens; mais la vengeance lui tenait encore trop au cœur pour qu'il pût entendre la voix de la raison. L'outrage qu'il avait reçu se représentait de plus en plus vivement à son esprit, et finit par prendre des proportions tellement gigantesques, qu'il éclipsa tout, tout sauf la haine! Aussi comprima-t-il sous un rire impitoyable et railleur tous les sentiments contraires qui s'élevaient dans son cœur, et prononça-t-il d'une voix stridente ces paroles, que Gertrude sentit pénétrer dans son cœur comme autant de poi-

gnards:

"Ah! voudriez-vous vous abaisser à ce point, vous, la femme d'un roi de la gilde, de demander pour votre fils la main de la fille de celui qui a été jeté, comme un chien, à la porte du Saint-Sébastien? Avez-vous pendant si longtemps appelé la honte sur ma tête par vos calomnies pour amener entre Bernard et Anna un mariage méprisable?..."

—Hélas! soupira la femme, vous connaissez les circonstances... vous savez combien nous sommes innocents! Mais ne pouvez-vous oublier cette injure qui n'existe que dans votre imagination, si j'oublie, moi, le coup de poing immérité que j'ai reçu de vous pour prix de mon intervention?"

Ces paroles, au lieu de produire sur Henri un bon effet, l'aigrirent encore davantage; le rouge de la honte lui monta au front, car il avait levé la main sur une femme sans défense; aussi considéra-t-il l'évocation de ce souvenir comme un reproche et une insulte.

Il s'écria avec véhémence:

"Écoutez, femme; ce que vous me demandez est impossible, et vous l'obtiendrez encore moins de moi en me faisant des reproches. Je vous conseillerais de vous garder une autre fois de venir m'outrager près de mon foyer, dans ma propre maison! et maintenant, plus tôt vous quitterez ma ferme, et plus ce me sera agréable."

En disant ces mots, il montra la porte restée ouverte.

Succombant sous cette injure et sous le poids de sa douleur, Gertrude quitta la ferme, car elle avait compris que ses prières et ses larmes ne pourraient rien sur le cœur endurci de son voisin.

V.

C'était au déclin d'un beau jour de septembre; le soleil avait presque entièrement disparu sous l'horizon; cependant pas le moindre vent, précurseur du soir, ne murmurait dans le feuillage des arbres.

Une chaleur suffocante régnait dans la campagne; les oiseaux ne chantaient plus; les bestiaux respiraient avec peine et poussaient de tristes gémissements; le silence et le recueillement s'étendaient comme un vaste manteau sur la nature entière, qui semblait dans l'attente d'un phénomène extraordinaire.

Pierre était sur le seuil de sa porte, et il suivait d'un œil inquiet les nuages qui s'amoncelaient rapidement à l'horizon.

"Voilà un terrible orage qui se prépare, Gertrude, dit-il. Heureusement que notre moisson est dans la grange; car ceux qui ont encore quelque chose dans les champs n'en rentreront pas grand'chose."